



ÉDITORIAL

« Lire ce qui n'a jamais été écrit. » Ce type de lecture est le plus ancien : la lecture avant tout langage, dans les entrailles, dans les étoiles ou dans les danses.

Walter Benjamin, *Sur le pouvoir d'imitation*, 1933

P OUR SON QUATRIÈME NUMÉRO, *Zamân* accomplit son destin posthume. En effet, si les n°1 et n°2 sont sortis en 1979-1980, et que le n°3, publié au printemps 2010, a repris un projet heurté notamment par la révolution islamique iranienne, nous en soufflons à présent les dernières cendres après la renaissance (d'autres viendront) : deux numéros présents contre deux numéros passés, desquels nous sommes, pour ainsi dire, quittes ; le moment est mal choisi, lorsque les compteurs se remettent à zéro, pour dire l'avenir. Pour l'heure, que tous nos collaborateurs, libraires, lecteurs, auteurs, traducteurs, mais aussi compagnons ressurgis de la première heure, ainsi que toutes les voix joyeusement élevées en notre faveur depuis le début de cette seconde vie, soient chaleureusement remerciés.

Insister sur l'anachronisme de nos gestes est une façon d'envisager notre tâche depuis l'urgence même qui la guide. Il nous faut penser à chaque numéro comme au dernier : avec le même souci du détail concernant chaque *événement théorique* que nous abordons. Or, ce type d'événement, à même d'élargir l'horizon des possibles face à tout réductionnisme universaliste, voilà que la littérature et les arts visuels l'accomplissent aux côtés de la philosophie ou des discours analytiques et que, loin de s'exclure ou de s'annexer les uns les autres,

ils s'informent et produisent des « constellations ». À l'héritage de son acception chez Walter Benjamin¹, on ajoutera celle littéralement astronomique – constellations : figures que prennent des groupements d'étoiles grâce à leur proximité et dont les lignes, loin de s'étendre à l'infini, demeurent à la fois inquiètes et secrétrices.

Pour ce nouvel opus, et cette année 2011, nous n'allons certainement pas *organiser* le contenu de la revue, ni en énoncer les principes. Nous ne serons, ni le porte-voix qui se nourrit sur quelque place publique des idées ni la ruelle pour y entrer... mais un observatoire-échiquier, traitant ainsi toujours de l'histoire en fonction des « cases » qui la recouvrent – par anticipation et à rebours – et des idées comme de pièce qui courent sur cette surface.

Dès lors, laissons à d'autres le vœu pieu de l'« interdisciplinarité », tandis que nous expérimentons pleinement – grâce aux constellations – les temps hétérogènes où se mêle notre dessein, soit l'espace constructif Orient-Occident². Voyons où il s'exerce, où il peut ouvrir d'utiles passages, renverser les perspectives désuètes, mais aussi là où il se déforme, en vue de sa propre simulation, en attente que les discours critiques et analytiques en ressaisissent les formes. Prise dans ce double mouvement *rétroconstructiviste*, *Zamân* se doit d'ouvrir les champs sans les refermer, voire d'en tapisser les impasses par des affiches aux motifs incongrus – dont on se demanderait : « Mais qu'est-ce que c'est ? » Manière d'éviter de tomber dans certains travers,

1. « Les idées sont des constellations éternelles [...] les phénomènes sont en même temps dispersés et sauvés. [...] Chacune des idées est un soleil, et entretient avec les autres idées le même rapport que les soleils entre eux. » Walter Benjamin, « Préface épistémocritique » à l'*Origine du drame baroque allemand*, Paris, Champs Flammarion, 1985 [1928], p. 31 et 34. Sur la théorie de la connaissance de Benjamin et le modèle de la constellation dans l'historiographie matérialiste, voir aussi le fragment XVII des *Thèses sur le concept d'histoire*, et surtout Stéphane Moses, « Les métamorphoses de l'Origine : noms, idées, étoiles », in *Pour Walter Benjamin*, Ingrid et Konrad Scheurmann (dir.), Bonn, AsKI-Inter Nationes, p. 188-196.

2. À ce titre l'*espace constructif* ne tient pas tant dans l'objet de chaque article ou contribution, que dans leur agencement et à l'intersection, soit dans la revue elle-même.

comme la suridentification culturaliste, la recherche de l'altérité à tout crin ou la frénésie du *global*. Nous préférons toujours (à l'altérité) l'*altération* des données démographico-cartographiques auxquelles nous présentons nos lignes d'inquiétudes secrétrices. Altération est à entendre dans son acception minimale, c'est-à-dire à l'image du geste de Damien Guggenheim, avec sa *Carte de vœux* : geste d'archéologue et geste de copiste, qui nous donne à relire et à déchiffrer une lettre sans destin où la poétique de l'objet trouvé se mêle à l'histoire des techniques et de l'écriture. Une adresse certainement pas hors du langage mais en plein dedans, qui trouvera dans sa réexposition d'autres chemins. Insigne d'une démarche à contretemps, où passé et futur entrent en contact, et dans laquelle *Zamân* se reconnaît pleinement. Une autre idée de l'altération se fait encore jour entre l'éthique du document et l'impératif de revisiter les savoirs officiels. Ainsi dans la série iconographique formée par les quatre reproductions d'artefacts sculpturaux (de la statue au masque) et les citations qui les accompagnent – tirées du même livre où l'image apparaît initialement (p. 45, 111, 161 et 167). La citation a son pouvoir critique, celui de décadrer et recadrer en même temps les discours qu'elle sous-tend. Elle opère alors comme le marque-page dans l'idéologie à battre en brèche. Celle qui voit dans les peuples une archive d'objets morts à faire dormir sur les étagères des bibliothèques et des bouquinistes ; et ainsi, en silence, de les ennoblir en les portant aux nues ou en les entachant avec condescendance.

Notre espoir est bien, de donner à voir les documents d'une *culture vivante* et non pas, seulement, la collection des nombreuses histoires qui la composent ; ainsi de nous préserver de toute systématité avec les concepts qui en ressortent et que nous manions. Car l'orientalisme, et en premier lieu l'œuvre capitale d'Edward Saïd, a autant servi à déconstruire la « création » de l'Orient par l'Occident

qu'il a servi à la recevabilité publique des *postcolonialismes* – c'est-à-dire des discours qui devaient en institutionnaliser la tâche, allant jusqu'à confondre parfois déconstruction du savoir et destruction de l'héritage (voire négation de l'autre au profit d'un « surmoi » identitaire). Gageons que *Zamân* apportera sa contribution discrète aux débats qui animent ces discours. La plus ambitieuse serait sans doute d'offrir, nous aussi, de régulières incursions à travers les contre-histoires de l'Orient, en continuant à interroger nos propres cadres de pensées, le déracinement ou la « décolonisation » de notre propre position. Élaborée pour l'essentiel à Paris, avec un ensemble de collaborateurs à travers le monde, la revue se doit de rendre palpables ces interactions). C'est aussi la fonction d'articles comme ceux d'Anna Longo et de Dominique Lestel, tous deux dans une certaine philosophie des sciences et un travail sur la *limite* – de nos croyances, nos principes, nos vertus – que de nous amener à cette dimension autocritique. Il ne s'agit pas de se déprendre gratuitement de toute identité à soi mais bien d'œuvrer au renouvellement de la théorie en saisissant le risque d'une pensée *au dehors*. Car après tout, une idée vaut-elle vraiment d'être entendue si l'on n'en sort pas transformé ? Reste qu'interroger les impasses d'une certaine stabilité des sciences humaines et de l'éthique « occidentales » est une première façon de nous tourner vers ce dehors – et nous l'espérons, à l'avenir, avec de plus en plus d'allant³. La moindre de nos ambitions, pourrait être de rappeler aux experts du débat postcolonial⁴, que non... nous n'avons pas fini de considérer la littérature,

3. Considérons, par exemple, le grand bruit fait par le concept d'« hybridité » dans les théories postcoloniales, qui va jusqu'à jouer un jeu de dupe entre des identités interchangeables à l'infini. Sur ce point précis, les articles d'Anna Longo et de Dominique Lestel ont sans doute la distance et l'acuité pour nous faire ressentir toutes les conséquences, jusque les plus extrêmes et les plus opératoires, de ce concept sur notre *habitus* philosophique (par-delà le simple énoncé de principe que pose le concept d'hybridité).

4. Yves Lacoste, *La Question post-coloniale. Une analyse géopolitique*, Paris, Fayard, 2010.

et les images qui l'accompagnent, comme un fondement possible de l'expérience humaine, de son histoire et de son devenir.

Une place importante est réservée dans ce numéro à la question du métissage, voire de l'hybridité, zones pour le moins troubles des théories postcoloniales. Nous avons souhaité nous tourner vers le Mexique préhispanique du XVI^e siècle, en cours d'évangélisation. Il nous a semblé intéressant en effet, au-delà des partitions géographiques et culturelles, de revenir sur un cas d'école pour les anthropologues de l'image. L'article de Nayelli Zabaleta Solís se veut dans la lignée des célèbres travaux de Serge Gruzinski⁵. Reprenant à son compte la fonction conjointe du colonisé et du colonisateur dans les processus complexes de construction du sens (ce qu'elle nomme « resignification »), il nous permet de sortir d'un manichéisme patenté, pour envisager le métissage en ses *rapports de force* – et non le reflet d'un pouvoir s'abattant telle une ombre homogène sur des sujets impuissants. Cette approche, qui n'est pas sans rappeler la conception du pouvoir de Michel Foucault, pointe aussi dans l'article de Magali le Mens sur l'orientalisme de Manet. Cette fois-ci, entre l'espace pictural du tableau et l'espace politique des discours, sonne l'évasion d'un *sujet* hors des toiles du métissage où il est attendu. On peut encore citer l'historien des techniques Parviz Mohebbi, sur le geste « assis/debout », édifiante prise en compte du corps dans son histoire technique et culturelle, où l'attention aux rapports de force et aux tensions, touche en effet au physique. Bien que ces trois articles aient des visées et des objets divers, ils semblent malgré tout dessiner un type d'approche à même de réfracter quelques échos, depuis l'aube de la colonisation (et l'enterrement des idoles aztèques) jusqu'à notre

5. Voir *La Colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1988 ; *La Guerre des images. De Christophe Colomb à « Blade Runner » (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1989 ; *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

présent. Une telle approche permettant de circonscrire le champ épars de la « pensée métisse » qui prête souvent à un galvaudage théorique, alibi de politiques culturelles. À la recherche de tels échos transhistoriques, c'est avec joie, que nous présentons parallèlement la série photographique de Jordi Colomer et les *piñatas* du Mexique contemporain. Elle nous donne pleinement confiance dans le rôle joué par le flâneur sur l'échiquier de l'histoire : collectionner les résidus de formes et de figures les plus lointaines pour nous les rendre si proches... ou peut-être le contraire ? L'important étant ce mouvement de balancier que l'artiste nous propose de suivre, et ce, pourquoi pas, de manière hypnotique. Du reste, ce détour par le Mexique saura impulser, nous l'espérons, une série de réflexions à venir, sur le rôle des images et l'intrication du fait religieux avec la subjectivité politique dans le monde arabo-musulman.

À propos de métissage, venons en à l'« objet littéraire non identifié » qu'est *La Chambre bleue* de Sohrab Sepehri (1928-1980). Poète et peintre tout à la fois, et considéré comme un des plus grands artistes iraniens du xx^e siècle, il fait partie du mouvement initié par Nima Youshidj, qu'on a appelé la « nouvelle poésie » (*Shehr-e No*), abolissant tout principe de rime et de métrique. Mais *La Chambre bleue*, publié à l'origine dans un livre éponyme avec ses essais à titre posthume⁶, est un texte très différent de ses recueils de poésie⁷, bien mieux connus en général, et excède la figure de « poète populaire » qu'il a pu incarner. Inspirée de ses voyages au Japon et surtout en Inde où il étudia l'hindouisme avec ferveur, cette prose, qui tient autant du

6. Sohrab Sepehri, *Otâghe Âbi*, Téhéran, éd. Enteshârât-e Soroush, 1990.

7. Nous renvoyons aux différents recueils traduits en français, *Les Pas de l'eau*, trad. du persan et présenté par D. Shayegan, Paris, La Différence, 1991 ; *Oasis d'émeraude*, Paris, Imago, 1982 ; *Où est la maison de l'ami ?*, Poèmes, 1951-1977, trad. du persan par J. Alavinia, Paris, Lettres Persanes, 2005 ; enfin *L'Orient du chagrin*, Paris, Lettres Persanes, 2009, où il existe une traduction de *La Chambre bleue* mais sous la forme d'un court extrait seulement.

traité mystico-symboliste que du journal des rêves, ne manquera pas de frapper le lecteur. Cette foule vertigineuse de références à divers systèmes théologiques, mythologiques ou artistiques, couvre parfois un non-sens ironique sous le voile de l'érudition. Mais, à l'aide de sa palette, ce peintre des mots semble user des couleurs comme d'un liant pour hiéroglyphes, en prophète qui brosse les syncrétismes et dresse les équations culturelles du futur⁸. À l'extrême opposé, l'écrivain iranien contemporain Hossein Mortezaian Abkenar semble avoir réduit sa prose au dénuement le plus total à l'horizon d'un futur bien terne. On ne trouvera donc guère de couleurs dans cette galerie de destins brisés qui raconte, sans doute mieux que toute histoire, l'impasse d'une certaine génération de l'après-guerre Iran-Irak. Il nous a semblé qu'avec Sepehri et Abkenar nous mettions en perspective ce durcissement, auquel on ne saurait résumer la littérature iranienne, mais dont le cœur a bien eu tendance à balancer, depuis les années 1980, entre le réalisme magique, voire un certain surréalisme (avec Sadegh Hedayat en tête), et un retour à la chronique brute, sociale et urbaine. Cette entrée en matière n'aurait pas été possible sans la générosité de nos traducteurs, passeurs et amis que nous saluons sincèrement, Nana Khalatbary et Mehdi Navid⁹.

Nous sommes heureux que *Zamân* permette non seulement des rencontres internationales mais aussi des collaborations spécialement conçues dans cet espace, comme celle de Julien Audebert, et d'Olivier Cochet. Ce projet mêle l'analyse des textes au travail de laboratoire,

8. Nous précisons que l'important appareil de notes accompagnant le texte n'en fait pas initialement partie. Il relève de notre choix éditorial, ainsi pensé pour sa réédition comme un lexique de notions, disposé en notes de bas de page, à la manière d'un paratexte. Nous remercions ici sa traductrice, Nana Khalatbary, qui est aussi écrivaine, pour cet important travail. Nous croyons que loin de déflorer la prose ésotérique de l'auteur, ce lexique en figure comme la porte secrète – à franchir, ou non, selon l'humeur.

9. Mehdi Navid vit et travaille à Téhéran, Iran. Il est écrivain et traducteur de l'anglais au persan pour des œuvres littéraires, il est aussi éditeur chez Ney (Iran).

qui consiste en une relecture de l'*Anabase* de Xénophon (IV^e siècle av. J.-C.) – ses mémoires militaires relatant l'expédition de Cyrus le Jeune, fils de Darius II, contre son frère Artaxerxès afin de lui ravir le trône. À la mort de Cyrus, après la bataille de Cunaxa, commence l'errance des «Dix Mille» mercenaires grecs que Cyrus avait enrôlés pour son affaire, et qui cherchent leur voie de retour, perdus en Mésopotamie avec les Perses à leurs trousses. C'est le moment à partir duquel s'est concentré le *remontage* de l'*Anabase* que nous voyons ici. Entre les mailles du récit et toutes les étapes du périple : les paysages d'Arménie, les descriptions des peuples «orientaux» et de leurs mœurs par les Grecs et Xénophon, également l'histoire naturelle et l'histoire des techniques guerrières, voire les origines de la colonisation mais surtout... la guerre permanente (d'aucuns verront même dans l'*Anabase* une réminiscence de Gramsci et sa distinction entre guerre de position et guerre de mouvement). Le projet *D'après l'Anabase* (2010) tient donc d'une opération «micrologique», où l'on se demande comment redonner vie à un texte comme ce lointain classique de l'orientalisme¹⁰ : par la vie elle-même. Avec un foyer de réelles cellules animales, photographiées au microscope, dont les mouvements se destinent à l'écriture d'un mot tiré dans le récit. Un mot découvreur et un mot trompeur : «La mer!»¹¹ (*Thalatta*). Instant de répit où les Grecs croient avoir retrouvé leur terre, alors que le récit lui-même ne va faire que se relancer dans les incessantes pérégrinations, rencontres d'ennemis ou pillages de villages. C'est un arrêt sur texte au lieu d'un arrêt sur image, et un montage de citations au lieu d'un film, pour arriver à une reproduction la plus contempo-

10. Cela ne doit pas nous faire oublier que pour les spécialistes de l'Antiquité ainsi que pour les archéologues, l'*Anabase* de Xénophon reste une source de première main concernant la connaissance historique du Proche-Orient, voir Pierre Briant (dir.), *Dans les pas des Dix-Mille : peuples et pays du Proche-Orient vus par un Grec*, actes de colloque, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (*Pallas*, revue d'études antiques), 1995.

11. Xénophon, *Anabase*, Livre IV, chap. 7.

rairie possible des «Dix Mille» (soulignons le caractère exceptionnel de la performance scientifique et une certaine «éthique positive» de l'expérimentation, en bannissant la frontière entre l'art et la science, comme le défend Dominique Lestel dans son texte). Par ailleurs, nul doute qu'une autre constellation trouvera par ici son territoire.

Les sculptures bricolées de Abbas Akhavan, véritables répliques d'armes de prisonniers, courent dans tout ce numéro comme les ex-voto déchus après la grande évasion.

L'article de Robert Gluck témoigne d'une recherche abondante sur le festival de Chiraz-Persépolis dans les années 1970. Voici une page qui manquait à une histoire transfrontière de l'art contemporain. L'anachronisme poétique qui gisait entre le site antique de Persépolis et l'avant-garde venue d'Europe et des Etats-Unis partager l'affiche avec des artistes de la région, devait connaître son fatal revers, à travers son principal protagoniste, Iannis Xenakis. Quel coup cinglant sur l'échiquier de l'histoire, en effet, lorsque ce dernier fut taxé de réincarner Alexandre le Grand (qui mit à sac Persépolis en 331 av. J.-C.), pour son usage de torches durant son spectacle de son et lumière, le *Polytope de Persépolis*. Parmi ses nombreux mérites, cette enquête montre comme les sirènes du multiculturalisme ne datent pas d'hier, et surtout, qu'elles peuvent émettre depuis les contextes politiques les plus sulfureux.

Enfin un mot sur notre ouverture : un entretien inédit de Bagher Parham avec Michel Foucault, tenu en 1978, à Téhéran, au cours d'un des voyages que ce dernier y réalisa alors pour les journaux le *Corriere della sera* et *Le Nouvel Observateur*. C'est un dossier aussi épineux qu'inachevable : celui de «Foucault et l'Iran» ; et sur lequel tant a déjà été dit qu'il nous serait impossible d'en faire ne serait-ce que le tour... là n'est pas notre intention. Du reste, contrairement

aux autres textes connus, celui-ci y entre à peine, voire pas, ce qui rend au document le digne intérêt de nous faire prendre les choses de biais – par moins d'idées préconçues. À tout le moins pourrions-nous voir l'importance de continuer à informer le dossier d'une pièce manquante, restée méconnue des lecteurs francophones et des études foucaaldiennes¹². D'aucuns verront d'abord en cette pièce son inactualité profonde, tandis que d'autres y verront peut-être une manière de produire quelques recentrages dans les débats sur la collusion du religieux et du politique. Mais loin de nous l'idée de porter quelque jugement que ce soit, et par trop facile, à l'égard du philosophe comme à l'égard de l'histoire – et cela sans toutefois ne prendre ni l'un ni l'autre pour argent comptant. Nous nous tenons cependant inspirés dans la démarche du philosophe qui était, selon ses propres termes, celle du « reportage d'idées » ; soit l'engagement de ne pas se laisser endormir par les évidences du présent, ni par les ambiances médiatiques en forme d'analyses, pour leur préférer le courage de l'écoute et de l'action philosophique.

C'est ainsi, en joignant le geste du critique, son engouement pour les nouvelles perspectives à celui de l'archiviste, son goût de l'inachevé et des choses enfouies, que nous espérons voir éclore des constellations.

Morad Montazami

12. Sans pouvoir apporter ici la bibliographie complète instruisant le dossier « Foucault et l'Iran », nous renvoyons bien sûr le lecteur qui voudra y prendre part aux textes sur l'Iran dans Michel Foucault, *Dits et écrits*, t. 2, 1976-1988, Paris, Quarto Gallimard, p. 679-694 et p. 701-716. Mais aussi l'ouvrage collectif, *Michel Foucault. L'islam et la révolution iranienne*, coll. La Rose de Personne, Milan, Mimesis, 2005 (majorité des textes en italien). Ajoutons que, pris hors de leur contexte plus général et structurel dans l'œuvre de Foucault, et notamment dans le cours au Collège de France sur *L'herméneutique du sujet* ou les différents tomes de *L'histoire de la sexualité*, beaucoup de concepts en jeu, comme celui de « spiritualité », ne sauraient être appréhendés à leur juste mesure.

